

Une immense révolte s'amassait en Jacques.

Il était démasqué, percé à jour, et par qui ? par sa mère !

Ah ! que ne l'avait-il laissé en France, auprès de Savinia, à Châteauroux... au diable !

Des larmes dansaient devant ses yeux.

Il vit rouge, et, les mains crispées, s'avança sur la pauvre femme.

Elle s'élança à la fenêtre, qu'elle ouvrait toute grande.

— Ici, dit-elle avec calme, je suis en sûreté contre toi.

Comédien habile, il se contenta, et, d'une voix qu'il s'efforçait d'adoucir, presque suppliante :

— Vous me prêtez, ma mère des sentiments odieux. On dirait que vous prenez plaisir à m'exaspérer. Je n'ai jamais songé à Augusta et je n'en veux pas à Marcel. Je vous prouverai même le contraire, bientôt.

— Toi, et comment ?

— En m'éloignant, pour vous laisser la place libre. Soit ! vous prévendrez Marcel et je m'en remettrai à sa discrétion. Seulement, et c'est une grâce que je vous demande, accordez-moi ce que je vous demande, accordez-moi quelque répit. J'ai sur le chantier, des travaux auxquels je tiens à donner la dernière main... Sir William me les paiera. Je partirai sous le prétexte d'acquisitions de matériel à faire en France. Dans quinze jours, j'aurai quitté la Tunisie.

Cesarine réfléchissait.

— Soit, fit-elle enfin : j'attendrai ce délai pour prévenir Marcel.

A cette réponse, les yeux de Jacques étincelèrent.

La mère surprit cet éclair de joie et de haine.

Rentrée chez elle, elle s'enferma à clef, car, à cette heure, elle craignait tout du bandit que, lassée par le destin, elle était résignée à abandonner à son sort.

LXIII. — THEATRE

Jacques, comme si rien d'anormal ne se fût passé, se remit au travail avec une nouvelle ardeur.

Hautement approuvé par le maître, il organisa un comptoir à Gafsa.

Il projetait d'en établir d'autres, sous la sauvegarde de colonies armées, à Tœzeur, à Ghadamès, à In-Salah, afin de capter, pour ainsi dire, le commerce des oasis du Sud et des tribus riveraines du Sahara.

Quelque commerçant s'en venait-il à la villa des Oliviers pour traiter une affaire d'importance, sir William lui répondait :

— Adressez-vous à M. Brémont.

Bref, par tous moyens, suivant en cela le plan qu'il s'était dressé le soir de sa scène avec sa mère, Jacques s'arrangeait pour se rendre indispensable.

Que pensait Cesarine ?

L'infortunée se réjouissait presque, trompée par cette existence de travail, par le bon accord qui régnait en apparence entre les deux amis.

— Tout a une fin, se disait-elle, même le mal : s'il pouvait, mon Dieu ! se corriger et se repentir !

Quant à Jacques, l'espoir de s'enrichir par un brillant mariage se doublait chez lui d'un sauvage amour pour Augusta.

Cette passion qui le tenait éveillé la nuit, l'agissait d'une fièvre croissante, il la cachait sous un masque de froide indifférence.

La débaucherie touchait à sa fin. Bientôt, il lui faudrait partir avec quelques milliers de francs en poche, une rakère, reconnaître sur d'autres bords, et lesquelles ? la lutte pour la vie, se condamner à ne plus revoir Augusta.

Se sentant surveillé par Cesarine, il affectait un grand calme, une certaine tristesse, mais dès qu'il était seul, il s'emportait contre la destinée qui avait amené cette femme sur son chemin, et rêvait un moyen de parer à la situation.

Il n'en trouvait qu'un : éloigner Marcel.

Un soir qu'il achevait d'expliquer à sir William une gigantesque opération commerciale, Clakey, grisé par les chiffres, s'écria :

— Mon cher enfant, vous avez le génie des affaires !

Jacques crut le moment favorable pour agir.

— Grâce à vous, dit-il. Tout marche à mon souhait et cependant, je suis triste au fond ; et cela par la faute d'un homme que j'aime, quo j'estime.

Il soupira et se tut.

— Achève, mon cher ami.

— Je n'ose... Ce que j'ai à vous apprendre est tellement délicat. Et comme sir William insistait :

— Tenez ! parlons d'autre chose, monsieur... Je préfère me taire... Plus tard, peut-être...

— Non pas ! répliqua le maître, intrigué par ces réticences, venez,

mon cher Brémont, vous avez toutes mes sympathies et toute ma confiance.

— Je vous en remercie, monsieur, mais...

Clakey lui prit la main :

— Enfant, je vous écoute.

Jacques se fit prier longtemps encore ; puis, se décidant tout à coup :

— Je parlerai, monsieur, parce qu'il le faut. Au reste, c'est dans son intérêt... pauvre Marcel !

— Que voulez-vous dire ?

— Voici, monsieur... Aussi bien, vous le sauriez tôt ou tard... Marcel aime Mlle Augusta.

L'Américain bondit, leva le poing et le laissa retomber sur la table qui craqua.

— Vous êtes certain de ce que vous avancez ?

— Hélas ! monsieur, trop certain.

— Ah ! ce monsieur se permet... Nous allons rire.

Il se leva et, repoussant sa chaise :

— Je vais, sur l'heure, lui dire son fait.

Jacques avait prévu cette colère.

— Calmez-vous, monsieur, supplia-t-il. Marcel est un poète, ne l'oubliez pas, et, comme tel, un peu irresponsable. Je vous ai indiqué le mal, le remède est bien simple : éloignez le pauvre amoureux.

— Ce soir même.

— Non, attendez à demain, je vous en prie. Marcel est un excellent garçon, au fond, un cœur d'or, un roseau qu'un vent de tempête briserait. Ne le molestez pas. Remerciez-le tout simplement.

Sir William n'avait rien à refuser à son homme de confiance.

— J'y consens, répondit-il après un silence ; mais c'est bien pour vous.

— Qu'il ignore ma démarche, n'est-ce pas, monsieur ? Si j'ai trahi son secret, c'est par pure amitié.

— Je n'en doute pas, mon cher Brémont. Au revoir et merci.

Il sortit en grommelant :

— Un misérable professeur s'adresser à ma fille... Ces gens-là ne doutent de rien, ma parole !...

Jacques, resté seul, se frottait les mains.

— Puisque Marcel part, moi je reste, se dit-il, et ma mère se tuira.

Le lendemain même, sir William entra chez son fils au moment de la leçon.

— Où en sommes-nous ? demanda-t-il.

Il retira brusquement le livre des mains d'Arthur.

— Des vers, encore des vers, de la poésie par-dessus la tête. Que voulez-vous, monsieur le professeur, que mon fils fasse de tout ce fatras ? Et pas un mot de sciences ; or, la science, j'y tiens, car c'est à elle que je dois ma fortune.

S'adressant à Arthur :

— Dis-moi sur quels principes repose la construction d'un puits arabe ?

L'enfant resta bouche close.

— Laissez-nous, ajouta le père avec une mauvaise humeur évidente, j'ai à m'entretenir avec ton maître.

Il se tourna vers Marcel, qui demeurait stupéfait, anéanti.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, je commence par vous dire que je ne vous en veux pas. Littérateur vous êtes, littérateur vous resterez. C'est d'ailleurs à ce titre que je vous ai pris. Seulement, je désire un autre enseignement pour mon fils qui aura à gérer, plus tard, une grosse fortune.

Marcel comprit de suite où le maître voulait en venir.

— Ne me séparez pas de mon élève, pria-t-il, pas encore, du moins... Si le faut, j'apprendrai les sciences.

Cette insistance, et pour cause, déplut au millionnaire, mais, fidèle à la promesse faite à Brémont, il n'en laissa rien voir.

— Apprenez les sciences, vous, à votre âge ! répondit-il, avec votre tempérament, quelle drôle d'idée ! Vous avez du talent, en un autre genre ; votre place est à Paris où vous réussirez sûrement.

Marcel vit qu'il se débattait dans le vide.

— Fort bien, fit-il, devenu très pâle, quand désirez-vous que je cesse mes leçons ?

— Rien de pressé... Prenez huit jours, davantage... Ah ! j'ai un service à vous demander. Arthur vous aime beaucoup, je le sais ; ce départ le chagrinerait, le rendrait peut-être malade... cachez-le-lui.

— Je vous obéirai, monsieur.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va sirapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à son libraire et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.